

(R)ÉVOLUTION SIDA



UN FILM DE FRÉDÉRIC CHAUDIER

JHR FILMS PRÉSENTE

(R)ÉVOLUTION SIDA

UN FILM DE FRÉDÉRIC CHAUDIER

2022 - DOCUMENTAIRE - 112 MIN - FRANCE

AU CINÉMA LE 30 NOVEMBRE

DISTRIBUTION

JHR FILMS
09 50 45 03 62
INFO@JHRFILMS.COM

PRESSE

RACHEL BOUILLON
06 74 14 11 84
RACHEL@RB-PRESSE.FR

HORS MÉDIA & RP DIGITALES

OPHÉLIE REBELO
06 17 83 87 54
OPHELIEREBELO@GMAIL.COM



SYNOPSIS

Qu'évoque le SIDA aujourd'hui ? Les nouvelles pandémies nous rappellent à quel point le SIDA a été un tournant.

Révolution SIDA pose un regard sans concession sur ce que cette maladie a provoqué et inflige encore, de l'Afrique du Sud à la Chine, de la Russie à la Thaïlande.

Des artistes, des responsables politiques, des chercheurs et des témoins décrivent cette révolution sanitaire que l'on croit à tort passée.

En dépit des évolutions exceptionnelles de la science et de la médecine, ils dressent un constat glaçant des dysfonctionnements politiques et sociaux engendrés par la maladie : les injustices quant à l'accès aux soins, les discriminations à l'égard des minorités et surtout l'absence de réelle volonté politique qui participent tragiquement à la progression du virus.



ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC CHAUDIER

Vu de France, la question du sida semblait plus ou moins réglée. *Révolution sida* élargit la vision au niveau mondial et prouve que le problème est toujours ample et grave. Comment avez-vous été amené à faire ce film ?

Frédéric Chaudier – Au départ, il y a eu un article dans Le Monde, puis une discussion avec l'un des coproducteurs du film, Guillaume Roy. Guillaume est principalement producteur pour la télévision. Un diffuseur pouvait être intéressé par le sujet mais il s'agissait d'avoir une vision plutôt « positive » du sujet par tout ce que le VIH avait contribué à inventer. Le « happy VIH » envisagé par ledit diffuseur m'était impossible car du côté des patients, il n'y a réellement aucun avantage à accueillir un tel virus dans son corps. Et puis en me plongeant dans la littérature, le sujet était tellement énorme et complexe que j'ai vite compris que je ne pourrais pas le raconter en 52 minutes. La question est trop ample et ne concerne pas que le VIH.

Dès lors le parti pris a été le film documentaire de cinéma. Mais il s'agissait de l'écrire...

En creusant le sujet, j'ai rencontré des personnes séropositives évidemment, des professionnels de santé, des représentants

d'associations, des chercheurs, sociologues, etc... j'ai pris connaissance de statistiques concernant le virus, les personnes séropositives et celles qui développaient le sida... Un gros travail préliminaire pour se plonger dans cette histoire de presque quarante années à l'époque.

Pour « Les Yeux Ouverts », mon précédent film, l'Institut National de Prévention et d'Éducation pour la Santé (INPES) avait contribué à la production. Je suis donc naturellement retourné les voir avec un avant-projet de *Révolution sida*. Les deux responsables rencontrées m'ont dit « votre projet est formidable mais comme il ne traite pas exclusivement de la situation en France, nous ne sommes pas concernés, cela excède notre territoire. D'autre part, le VIH n'est plus réellement un sujet en France ». Les bras m'en sont tombés. Dire qu'on ne traite cette question qu'au niveau français est une connerie : les gens voyagent, s'aiment, font l'amour, un virus comme le VIH circule ! Au moment où j'ai présenté le projet à l'INPES, il y a cinq-six ans, on observait d'ailleurs un rebond de l'épidémie chez la population française jeune. Avec le VIH/sida, il faut toujours continuer à alerter, prévenir, tant que ce virus ne sera pas totalement éradiqué. Si on ne le fait pas, ce virus ressurgit.

Comment avez-vous rebondi après ce refus ?

L'ambition était dès le départ de faire un film de cinéma documentaire très contemporain, ample et politique sur le VIH/sida, et évidemment d'aller explorer la situation à l'international car comment comprendre et combattre une épidémie mondiale en restant dans l'hexagone ?

Pas de vision franco-centrée donc, mais au contraire, aller explorer d'autres contrées qui agiraient comme autant de miroirs qui renverraient un reflet de situations de discrimination, d'errements politiques, de compromissions parfois, que la France a pu connaître et sans doute connaît encore.

L'ambition connexe était aussi d'explorer ce que le VIH a démoli, ce qu'il a poussé à inventer, les freins qu'il a fait apparaître, ce qu'il lui reste à nous enseigner. Sur ce dernier point, il s'agit sans doute pour bonne partie de notre humanité...

Je me suis donc rapproché d'un producteur cinéma, Jérôme Vidal. Et je coproduis le film, et Guillaume Roy est également resté coproducteur.

J'ai fait des rencontres importantes dont celle avec Pierre Bergé. Cette première rencontre n'a duré que 26 minutes mais il avait parfaitement compris l'enjeu du film et a décidé de nous aider. Ça a été un starter non seulement économique mais aussi de confiance. Autre rencontre clé, David Kessler (qui dirigeait Orange content et malheureusement disparu), qui lui aussi m'a rapidement suivi.

Au-delà des êtres qu'ils étaient, je leur serai toujours reconnaissant de cette confiance. Cet enthousiasme et cette façon de « toper »

c'est une manière de faire un peu à l'ancienne dans le bon sens du terme qui malheureusement tend à disparaître. Ces rencontres en ont entraîné d'autres, Ciné+, TV5 monde, l'Inserm, l'Anrs, le CNC, qui m'ont aidé et accompagné dans le projet. En réaction à la position franco-française de l'INPES, j'ai donc décidé d'aller voyager et filmer dans différents endroits du monde où le VIH/sida est prégnant. La France n'est pas une bulle isolée sur la planète, elle est au contraire très poreuse, et ailleurs dans le monde, ça se passe mal. On ne règlera pas l'épidémie VIH/sida si on ne s'empare pas de la question avec la plus large des visions.

Évidemment spatiale, mais aussi politique, sanitaire, sociétale et sociale.

Au début du film, vous donnez des statistiques très parlantes : il y a entre 34 et 44 millions de malades porteurs du VIH et la moitié n'ont pas accès aux traitements. C'est énorme.

Ces chiffres sont les chiffres officiels émanant d'Onusida mais sont probablement sous-estimés. De plus, ils se sont sans doute fortement aggravés depuis la crise du Covid. Il y a eu des problèmes d'approvisionnement, des ruptures de la chaîne logistique, entre autres en Afrique subsaharienne. Et s'il y a une rupture d'approvisionnement, il y a des manques dans l'observance du traitement, et il y a donc des risques de rechute ou de résistance au virus.



Le film couvre plusieurs pays les uns après les autres. Le problème du VIH/sida est le même partout, une question de stigmatisation, de pauvreté, d'accès aux soins et de volonté politique, mais chaque pays a aussi ses spécificités. Par exemple, en Afrique du sud, la sexualisation précoce existe dans certains endroits, il y a beaucoup de viols, de prostitution, ainsi qu'une stigmatisation sociale des malades.

Dans les townships, il y a une grande promiscuité, une problématique d'accès à l'information... Comme partout, les gens font l'amour, quelle que soit leur orientation sexuelle, mais ils ne sont pas informés, pas éduqués sur la maladie et sur les modalités de prévention. Ils sont souvent dans la survie entre autres sociale. Ils ne peuvent donc pas surveiller leur santé à chaque minute.

Le VIH est une question en soi, mais aussi une porte d'entrées aux multiples maux contemporains des sociétés modernes. Et malgré tout, il y a eu en quarante années d'épidémie des progrès formidables ! Il faut tout de même voir d'où on part ! Et dans le même temps, plus de 10% de la population sud-africaine est touchée, avec selon les régions – comme en territoire Zulu - des pics épidémiques qui recouvrent des pics de chômage et donc de pauvreté qui atteignent 70%. C'est colossal. Et c'est en 2022.

En Afrique du sud, l'impuissance politique relative au sida est autant un problème de volonté que de faiblesse de l'État et de pauvreté du pays.

En Russie, on sent que le manque de volonté politique est absolu, lié à un mépris des homosexuels, des prostituées, des gens qui prennent de la drogue. Les malades du VIH/sida y sont considérés comme des rebus par un pouvoir homophobe, traditionaliste et viriliste.

Oui, en Russie, on sent bien davantage une volonté d'éradiquer le virus en éliminant les populations contaminées. Le pouvoir russe est beaucoup plus cynique que celui d'Afrique du Sud, c'est sûr. De plus, l'église orthodoxe est très inspirante sur un certain nombre de sujets gouvernementaux, qui n'aide en rien la lutte contre l'épidémie.

Le Fond Mondial soutenait les ONG locales et l'État russe remboursait ensuite le Fond Mondial parce qu'il était hors de question pour le gouvernement russe de « s'abaisser » à financer les programmes des ONG directement ! L'État russe ne voulait pas donner l'image de soutenir des associations et un enjeu social qu'il veut en fait combattre. Il y avait cette ronde absurde d'argent, et puis l'État russe a fini par y mettre un terme en informant le Fonds Mondial qu'il pouvait parfaitement régler la situation lui-même. Ça s'est donc arrêté, plus d'argent. Les derniers contacts que j'ai eus avec les ONG russes datent d'avant la crise Covid et je sais qu'elles sont dans une situation très précaire : il n'y a plus de financements et elles sont sous une chape législative qui

va jusqu'à les pénaliser lourdement pour une littérature de prévention. Leur campagne de prévention est assimilée à de la littérature pédophile ! C'est dingue. Dans le même temps, les travailleurs et travailleuses du sexe ne peuvent faire respecter leurs droits et sont, ils/elles aussi, régulièrement si ce n'est systématiquement inquiété(e)s. Du côté des usagers de drogues, la dispense de Méthadone, seul produit de substitution permettant de décrocher, est prohibée. Dès lors, toutes ces populations stigmatisées et pourchassées ne vont évidemment pas se faire dépister, ce qui rend l'épidémie de plus en plus rampante. Et encore une fois, ici en France nous sommes concernés par ces situations à l'international. Dans notre pays, on est sous contrôle mais on n'a pas réglé le problème. L'un des enjeux du film est d'inciter à voir plus grand, plus ample qu'à l'intérieur de nos frontières. Il faut une volonté politique large et maintenue dans le temps. Malheureusement, en France comme ailleurs, cette volonté politique est insuffisante et décline, un problème en remplaçant un autre.

Quand on voit ce que vous montrez de la Russie ou de la Chine, ce manque de volonté politique semble pire ailleurs qu'en France car la non-volonté s'y accompagne d'un cynisme pour le coup très volontaire.

Sans doute. Dans l'équation, il faut aussi tenir compte de la puissance des laboratoires pharmaceutiques qui pratiquent une forme de corruption sournoise. C'est toujours « si vous

voulez avoir accès à ça, il va falloir nous prendre ça... ». Les réglementations internationales pour certaines mises en place dans le cadre de l'OMC, sont régulièrement rediscutées ou mises en cause par des groupes très puissants. Les États et les organismes supranationaux auxquels ils collaborent sont les seuls remparts contre ces pressions et dérives.

Parlons de l'exemple chinois, qui est hallucinant. Vous montrez que dans les provinces centrales pauvres (entre autres celle du Henan qui fut un épicerie), on fait commerce du sang et que celui-ci est souvent contaminé. Le gouvernement laisse faire sciemment. Il y a aussi une homophobie culturelle : un fils homosexuel n'est pas considéré comme un bon fils parce qu'il ne pourra pas enfanter. L'homosexualité est donc refoulée et les gays ne savent pas toujours qu'ils sont porteurs du VIH.

Cette situation s'est surtout massivement produite entre 1992 et 2005 et a des répercussions fortes encore aujourd'hui puisque des populations entières, lorsqu'elles ne sont pas mortes, ont contracté le VIH et survivent encore très difficilement aujourd'hui avec les conséquences de ce virus. Oui, cette situation chinoise est un sommet de cynisme. Et oui, il y a des nuances culturelles entre les pays. Dans les provinces chinoises pauvres, on vous indemnisait l'équivalent de 7 € pour donner votre sang. Pour ces populations, c'est l'équivalent d'un salaire. Donc, les gens vont multiplier ces prélèvements/ventes de sang.



Et comme les prélèvements étaient faits n'importe comment, les gens se sont infectés.

Il y a aussi d'autres raisons très contemporaines en Chine, comme celles qui concernent les LGBTIAQ+ et les relations intrafamiliales liées à la politique de l'enfant unique pendant longtemps, et la nécessité de perpétuer la lignée.

Si on veut combattre cette épidémie, il faut prendre en compte toutes ces nuances entre pays en adaptant les méthodologies. Onusida est là pour lancer des projets au niveau mondial, comme 90/90/90 (90% de gens informés, 90% de malades traités médicalement), pour tenter de faire collaborer les États. Malheureusement, les États ont des politiques qui ne correspondent pas à ces projets. On peut citer évidemment la Chine ou la Russie, mais aux États-Unis, selon que les Républicains ou les Démocrates sont au pouvoir, ce n'est pas la même chose. Il y a une telle instabilité politique aux États-Unis que les organes tels Onusida ou le Fond Mondial qui fondent des projets de long cours font face à des empêchements, à des promesses non tenues. L'État français est en retard dans ses règlements au Fond Mondial. Les États-Unis réduisent leurs financements. Je suis parfois critique des structures comme Onusida mais en même temps, j'ai bien conscience de leurs difficultés. Dans le film, j'ai essayé d'éclairer la complexité qu'engendre ce virus, à la fois dans les populations et dans les sphères politiques qu'elles soient nationales comme internationales.

Vous avez tourné ce film avant le covid. Vous l'actualisez par un carton qui dit que le covid a eu pour effet d'entraver la lutte contre le sida et même de la faire reculer. Comment rester optimiste face à la multiplication des problèmes globaux qui se succèdent et se chevauchent (sida, covid, guerre, réchauffement, inflation...) ?

Ce film met aussi en lumière l'aspiration à faire attention aux autres, à travers les personnes formidables que j'ai rencontrées et avec lesquelles je me suis entretenu ou que j'ai suivies, comme Edwin Cameron ou Gail Johnson en Afrique du sud, Charles King à New York, etc... Ce sont des personnes « élevantes ». Le simple fait de les croiser donne le sentiment d'avoir reçu une forme d'enseignement. Ils ont dédié leur vie à la passion qu'ils ont pour le genre humain et à la défense des droits fondamentaux. Ces gens-là sont comme des anges gardiens : ils nous rappellent que les humains sont fragiles, que l'humanité est fragile, qu'il faut faire attention les uns aux autres. Quand le juge Cameron déclare son homosexualité et sa séropositivité en 1992 en Afrique du Sud, il est le premier blanc à le faire, suite à la lapidation d'une femme noire dont la seule culpabilité était d'être porteuse du virus. Il a pensé « je ne peux plus me taire ». Il a cassé une barrière. Ça a créé un mouvement incroyablement en Afrique du sud. Avant, on pensait, « ce sont les noirs pauvres qui meurent, ils comprennent rien, ils baisent entre eux sans précaution, ils ont ce qu'ils méritent ». Ce regard était monstrueux. Cameron a changé ça.

Malheureusement pas assez encore aujourd'hui, au regard du travail qu'il reste à mener, mais sa contribution est énorme. Les rencontres avec des gens comme lui sont inspirantes, ça donne de l'espoir, ça permet de ne pas baisser la tête face au VIH/sida bien entendu, mais aussi face à tous les autres problèmes que l'Humanité rencontre, du réchauffement climatique aux guerres qui parsèment notre planète, etc. Une autre pensée en actes est possible.

C'est juste, mais ces anges gardiens sont-ils assez forts face aux Poutine, Trump, Xi Jing-ping... et aux masses qui les soutiennent ?

On peut se poser cette question mais en même temps, il faut qu'il y ait des forces de résistances, encore plus dans la période actuelle qui est très anxiogène. Les personnalités citées dans mon film sont capables de faire bouger les lignes et les gens. Dans le film, on voit cette femme de Johannesburg, Nonthlanthla, qui a perdu sa mère et d'autres membres de sa famille. Elle est elle-même infectée par le VIH. Qu'est-ce qu'on en fait de ce virus ? On aide les autres, on les amène à une prise de conscience et au combat contre le virus. Cette maladie n'est pas la fin, elle peut être moteur d'autre chose. On sublime son état pour trouver un sens. La question du sens est fondamentale pour moi. Les personnes rencontrées dans ce film ont trouvé un sens à ce qui les frappait. Je pense aussi aux paroles d'Ilya Lapline en Russie qui dit « on a toujours été les damnés, mais un jour, on sera considérés comme

normaux et on sera heureux ». Cette parole est tellement forte, notamment dans le contexte où elle est prononcée... Il faut toujours croire qu'on peut modifier les choses. Et puis aujourd'hui, il n'y a jamais eu autant d'intelligence interconnectée. Qu'est-ce qu'on fabrique avec ça ? Cette question appartient aux politiques mais il serait bon que les populations s'en emparent beaucoup plus largement.

Revenons sur le rôle des labos pharmaceutiques qui sont une partie du problème du coût de l'accès aux soins.

Il y a des principes légaux internationaux comme la licence obligatoire, mise en place par l'OMC, qui permet à un État de demander à s'approvisionner ou même à produire des médicaments génériques. Mais malgré cela, les labos et les lobbys créent des empêchements. On pourrait se débarrasser du VIH en une ou deux générations, alors pourquoi est-on encore au stade où on est ? Il y a donc bien un problème de volonté politique et de rééquilibrage entre les États et les labos. Il ne faut pas penser non plus que tous les labos sont des salauds mais avoir à l'esprit que ce sont des entreprises capitalistiques. Comme le dit Rony Brauman, ils sont à la fois la solution et le problème.



En voyant votre film, on se dit que la santé publique est entravée à la fois par l'ultralibéralisme et par l'autoritarisme communiste ou ex-communiste.

Absolument. Je ne suis pas un anticapitaliste primaire. Un capitalisme raisonné et régulé m'irait très bien. Mais à partir du moment où ce capitalisme prend le pas sur les politiques publiques, ça devient un gros problème. Pourquoi je fais ce film, au fond ? Probablement parce qu'il y a quelque chose en moi qui ne supporte pas l'injustice, quelle qu'en soit la forme. Et de manière sans doute un peu candide, je ne me suis pas posé la question de la légitimité d'une prise de parole. Je me suis lancé en bon documentariste dans ce « voyage », en me documentant beaucoup, en consultant beaucoup.

Je me suis rapproché non seulement de l'INPES, mais aussi d'ONG comme AIDES, ActUp, etc... et ceux que j'ai cités précédemment, qu'ils soient chercheurs ou porteurs du virus. Dans un premier temps, j'ai été accueilli fraîchement, en particulier par les représentants de certaines associations. Ils se demandaient ce que je venais faire dans leur périmètre parce que je suis hétéro, parfois plus jeune qu'eux à l'époque... Je peux comprendre qu'il y a eu une stigmatisation telle, que la population homosexuelle par exemple a ressenti fortement dans sa chair, mais à un moment donné, si on reste dans l'entre-soi, c'est stupide et surtout me semble-t-il, contre-productif. Si moi je me sens concerné par ce problème alors que je ne fais pas partie de la communauté LGBTQIA+, de celle des usagers de drogues, des travailleurs(euses) du

sexe, ça me semble très important ! C'est important que tout le monde se sente concerné ! Il faut faire tomber aussi ces barrières-là, surtout dans un monde qui ne fait que fabriquer des communautés de plus en plus restreintes et des barrières de plus en plus hautes et épaisses. Le virus n'atteint pas que les gays, ou que les usagers de drogues dures, il contamine de manières diverses plein de gens très différents les uns des autres.

Et aussi, il est un indicateur de beaucoup d'autres secteurs de la société qui d'une manière ou d'une autre dysfonctionnent ou se dégradent.

Révolution sida, c'est aussi du cinéma qui nous emmène dans plein d'endroits du monde. Comment ça s'est passé ?

Cette amplitude dont je parle depuis le début de notre entretien, cette ambition d'éclairer la complexité, cette liberté de récit et de prise de parti aussi, ne me semblait possible que sur grand écran.

Et puis si comme vous le dites il y a cinéma, c'est qu'il a fallu aussi beaucoup travailler sur l'écriture du film et sa dramaturgie. Comprendre les enjeux. Les articuler, les hiérarchiser. Créer des avants et arrières plans sémantiques, chercher à les traduire visuellement, etc...

Et proposer un voyage à réfléchir et ressentir.

Ça c'était l'ambition. Et puis après, il y a la confrontation au réel.

Et le réel, ça a été aussi pas mal de bricolage et d'astuces ! Une adaptabilité constante et une réadaptation constante de l'écriture initiale en conservant toujours le cap du récit. Pour filmer les gens en Afrique du sud, en Russie, en Thaïlande, aux États-Unis ou en Chine, pour les suivre, pour qu'ils se livrent parfois dans l'intime de leurs vies, on a passé beaucoup de temps. J'ai aussi eu la grande chance de collaborer avec Gilles Porte, le chef opérateur de mon film, qui est devenu un ami cher. Gilles a bien compris les enjeux du film. Il m'a posé plein de questions pendant le tournage, des questions qui parfois nous retardaient mais qui m'ont poussé à réfléchir à ce qu'on filmait. Gilles a été évidemment une garantie de rendu des images et un soutien important. Dans tous les pays parcourus, on avait parfois un ingé-son, un fixeur, un producteur exécutif, mais on était toujours tous les deux avec nos sacs à dos et notre matériel. Gilles et moi adorons filmer les visages. Des visages pour la plupart inconnus que certains regardent de haut et méprisent.

On a coutume de dire que les visages sont bien souvent des paysages. Un visage, ça raconte une histoire. Ses joies et blessures. Le temps qui passe ou a passé. Alors voilà, dans ce film et le voyage qu'il propose, il y a aussi tous ces morceaux d'histoires qui se passent un relais pour en raconter une plus grande. C'est peut-être ça qui fait cinéma aussi...

C'était facile de filmer en Russie et en Chine ?

Le FSB (Service fédéral de sécurité de la fédération de Russie) ne nous a pas repérés sur place. Mais un jour à Paris, entre deux sessions de tournage, ma voisine me dit que des gens de l'ambassade de Russie sont venus pour m'inviter à une exposition. Et pendant deux ou trois mois, l'ambassade venait chaque semaine pour m'inviter. Évidemment, leur vrai motif était ailleurs. Ça les intriguait de savoir ce que j'étais venu faire en Russie. Là-bas, on a tout fait pour ne pas être traçable, ce qui nous a permis de faire des rencontres avec les ONG qu'elles soient à Saint-Pétersbourg, Moscou ou ailleurs... Au bout de deux/trois mois, l'ambassade a arrêté de m'inviter.

En Chine, ce sont les gouvernements locaux qui surveillent le plus. Il a fallu écourter le tournage car un membre d'une des familles que nous filmions a commencé à recevoir des appels et des sms. L'humeur a changé, l'interprète ne voulait pas répondre à mes questions puis a fini par me dire que le gouvernement local commençait à harceler mon interlocuteur. On a tout de suite interrompu le tournage de crainte que les familles qui nous donnaient leur confiance ne soient inquiétées.

Dans la journée, on a changé notre programme. On a vite fait nos bagages, on est allé direct à la gare puis à l'aéroport. Nous avons précipitamment quitté la Chine pour passer en Thaïlande où nous avons pu poursuivre notre travail.



On imagine que vous aviez beaucoup de matière. Comment s'est passé le montage ?

On avait plusieurs centaines d'heures de rushes. Le montage a été un boulot énorme. Il a fallu faire des choix douloureux. J'ai eu deux consultantes qui me sont très chères : Nadia Ben Rachid, cheffe monteuse avec laquelle j'avais collaboré sur « Les Yeux Ouverts » et qui a travaillé entre autres sur Timbuktu, et Dominique Welinski, une amie productrice qui a un regard sans concession. Dominique et Nadia m'ont dit beaucoup sur le film, ont représenté cet indispensable oeil à distance et j'ai pu couper, souvent douloureusement je dois l'avouer, mais avant tout construire. Je les en remercie et il le fallait, sinon je faisais Le Soulier de satin et personne n'aurait voulu voir un tel film. Il fallait créer une forme de dramaturgie, faire en sorte que le spectateur soit toujours en éveil, en appétit de voir et savoir. Dans un désir d'agir en sortant de la salle peut-être aussi...

***Révolution sida* peut-il faire évoluer positivement la situation du sida et plus généralement de la santé publique ?**

Ce film a été une odyssée, j'ai commencé à l'écrire en 2014 et j'en ai terminé le montage en 2020. Pour entrer dans des univers de complexité, il faut un temps d'imprégnation, il faut le temps pour faire oublier la caméra... J'aime être au plus près de problématiques complexes, pouvoir les éclairer, être en empathie avec les êtres, tout en gardant une distance

analytique. C'est beaucoup de boulot, beaucoup d'énergie, beaucoup de temps. On espère toujours idéalement qu'un film puisse changer le monde. Qu'en sera-t-il de celui-ci ? Je n'en sais rien.

Mais s'il existe, c'est parce que j'aurais eu la chance qu'on me fasse confiance. La confiance des associations et ONG, la confiance des personnes qui peuplent mon film, la confiance des personnes qui ne figurent pas dans le montage final mais qui ont contribué chacun à leur endroit, la confiance de mes collaborateurs proches tels Gilles Porte, Jérôme Vidal, Guillaume Roy, les coproducteurs et l'équipe du film. Celle de Jane Roger et de l'équipe de JHR Films, qui distribue le film. C'est une chaîne de confiance et de bonnes volontés réunies. Et j'espère que les spectateurs, feront eux aussi partie de cette chaîne, qu'ils s'empareront de cette prise de parole et de ce regard posé, qu'ils partageront, prolongeront, et je ne parle pas seulement par les personnes qui seraient directement concernées par la maladie ou les associations dédiées.

Car dans le fond, cette indignation doit être celle de tous, cette histoire, celle du virus, raconte tant de choses de notre monde, qu'il est collectivement et individuellement de notre responsabilité de nous en emparer si ce n'est pas déjà fait. L'Humanité serait bien inspirée d'être plus consciente d'elle-même, et d'être plus exigeante pour elle-même.



LE RÉALISATEUR

Réalisateur depuis 1990, débutant en tournant de nombreux vidéo-clips, Frédéric Chaudier a à son actif près de 100 films, du film institutionnel au film documentaire. Parallèlement, il produit et développe actuellement au sein de sa société Bienvenue Production, plusieurs films documentaires et séries fictions.

FILMOGRAPHIE

CINÉMA

LONGS MÉTRAGES

En tournage - **Résidents de la république**

2022 - **Révolution Sida** - Réalisateur

2013 - **L'Espoir d'une île** - Écriture

2012 - **La valse des Éléphants** - Écriture

2010 - **Les yeux ouverts** - Réalisateur

COURTS MÉTRAGES

2010 - **Balle molle** - Réalisateur

(Avec Arnaud Ducret, Guillaume Marquet et Alexis Michalik)

2006 - **À tue-tête** - Réalisateur

1996 - **Moi j'aime Albert** - Réalisateur

(avec Annie Cordy, André Pousse et Claude Petit)

TÉLÉVISION

2015 - **Cannes le festival libre** - Réalisateur

2014 - **L'aventure du plus beau pays du monde** -
Diffusion sur France 2

2013 - **Collections de portraits documentaires sur
Jean-Paul Belmondo, Lino Ventura,
Louis de Funès, Philippe Sarde.**

2013 - **Films publicitaires pour la marque Bréal**
(dont Emmanuelle Béart est l'égérie)

2010 - **Parmi les hommes** - Réalisateur -
Série documentaire

2008 - **Ce qui le meut** (documentaire sur Cédric Klapisch) -
Collaborateur

INTERVENANTS

CHARLIZE THERON, comédienne

AARON MOTSOALEDI, Ministre de la Santé d'Afrique du Sud

ANELE YAWA, Secrétaire Général de l'ONG
Treatment Action Campaign - Afrique du Sud

BAN KI-MOON, Ancien Secrétaire Général de l'ONU

RICHARD ELLIOT, Directeur Général du réseau juridique
Canadien VIH/SIDA de Toronto

AMANDA LUGG, Directrice du Plaidoyer African Services Committee

MICHEL SIDIBE, Secrétaire Général ONUSIDA de 2008 à 2019

BILL GATES, Fondation Bill & Melinda Gates

JOHNNY CLEGG, Auteur, Compositeur, Interprète et Activiste

JANE LASSANA, Directrice de l'ONG Woza Moya

GAIL JOHNSON, Directrice du centre Nkosi's Haven de Johannesburg

NONTHLANTHLA DLAMINI, Psycho-thérapeute Right to Care Clinic

SIMPHIWE DLAMINI, Patient Right to Care

EDWIN CAMERON, Juge à la Cour Constitutionnelle, Activiste

GLENDA GRAY, Présidente du Conseil
de Recherche Médicale d'Afrique du Sud

MANTO TSHABALALA-MSIMANG, Ministre sud-africaine
de la Santé de 1999 à 2008

SERGUEÏ DOUGUINE, Directeur Général de l'ONG Humanitarian
Action de Saint-Petersburg

MICHEL KAZATCHKINE, Envoyé Spécial
du Secrétaire Général des Nations Unies pour le VIH/SIDA
en Europe de l'Est et en Asie Centrale.

ANYA SARANG, Présidente de Andrey Rylkov Foundation Russie

ILYA LAPLINE, Séropositif et Militant,
Association de défense des droits VIH

LAURENT MICHEL, Psychiatre et Addictologue

REGINA, ONG La Rose Argentée, Protection de la santé
et des droits des travailleurs du sexe à Saint-Pétersbourg

IRINA MASLOVA, Présidente du mouvement
La Rose Argentée, Protection de la santé et des droits
des travailleurs du sexe à Saint-Pétersbourg

SANDRA IRBE, Fonds Mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme, Portefeuille manager Europe de l'Est.

MICHAEL GOLITCHENKO, Avocat des droits des homosexuels et des groupes à risques en Russie

ANDREÏ BELOGLAZOV, Organisation Lasky, Information des homosexuels pour la prévention du VIH

STEFFANIE STRATHDEE, Épidémiologiste spécialisée dans les maladies infectieuses

D^R GUI XI EN, Médecin généraliste à l'hôpital Zhongnan, Wuhan

URSULA GAUTHIER, Journaliste et écrivaine, Spécialiste de la Chine

D^R GAO YAOJIE, Médecin gynécologue

D^R HAO QUAN-ZHEN, Médecin du Centre de Prévention et de Contrôle des maladies, Wuchang

PHRA ALONGKOT TIKHAPENYO, Évêque au Temple de Namphu

D^R MONGKOL NA SONGKHLA, Ministre de la Santé Thaïlandais de 2006 à 2008

GAËLLE KRIKORIAN, Sociologue, Membre de l'Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les enjeux Sociaux (IRIS), Spécialiste des questions de propriété intellectuelle dans le domaine pharmaceutique, Militante Acte Up à Paris

RONY BRAUMAN, Médecin, Ancien président de Médecins Sans Frontières

MARC WAINBERG, Biologiste et militant canadien, Ancien président de l'International AIDS Society

CHARLES KING, Président Directeur Général Housing Works

DEMETRE DASKALAKIS, Commissaire adjoint Département de santé et d'hygiène mentale à New York

BRUCE RICHMAN, Directeur Exécutif de « Prevention Access Campaign » et du programme « U=U »

DAZON DIXON DIALLO, Présidente de l'ONG Sister Love

CHRISTINE OGUTTO, Migrante et séropositive

KIM NICHOLS, Présidente de l'ONG African Services

ASIA RUSSELL, Directrice Générale ONG Health GAP

REGINALD BROWN, Militant Vocal New York

LISTE TECHNIQUE

Un film de	FRÉDÉRIC CHAUDIER
Produit par	JÉRÔME VIDAL - NOODLES PRODUCTION
Producteurs associés	FRÉDÉRIC CHAUDIER, GUILLAUME ROY
Avec le soutien du	CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Scénario	FRÉDÉRIC CHAUDIER
en collaboration avec	FRÉDÉRIC ZAMOCHNIKOFF
Image	GILLES PORTE (AFC)
Montage	NICOLAS SARKISSIAN, FRÉDÉRIC CHAUDIER, GWÉNAELLE HUBERT, MARINE DE CONTE, ZACHARIE ROFE
Musique	GHISLAIN LECLANT
Mixage musique	ZAKI ALLAL
Distribution France	JHR FILMS



jhr
FILMS
DISTRIBUTION & SALES